

Messire le chat s'était installé sur ma table. Les paupières mi-closes, il regardait ma plume courir sur le papier comme souris trottinante, tentant parfois de l'attraper avec sa patte. Il avait bien voulu, pour une fois, me concéder un peu de place. À d'autres moments, il se prélassait au milieu de ma feuille et je n'avais plus qu'à trouver une autre occupation. Avec le recul du temps, me semble qu'il n'appréciait pas à leur juste valeur les privilèges exorbitants que je lui accordais. De nul autre je n'eusse accepté une telle outrecuidance. De haute lutte, j'avais conquis mon indépendance et c'est parce que je reconnais là mon propre amour de la liberté que j'admettais son sans-gêne.

Tudieu ! je frémis quand me reviennent à l'esprit mes années d'enfance et de jeunesse ! Ma mère, morte en me donnant le jour — un peu avant l'an mil CCCC — j'étais le dernier de cinq enfants. Quatre filles m'avaient précédé, de naissances assez rapprochées. Puis, après une interruption de dix ans, je vins au monde dans les circonstances dramatiques dont je viens de parler, plongeant mon père dans un cruel dilemme : pleurer une épouse chérie ou se réjouir d'avoir enfin un héritier mâle. « Eh bien, pourrait-on m'objecter, quatre fées se penchèrent sur votre berceau ! Beaucoup auraient envié votre sort. » Ouais ! c'est quatre sangsues à mes trousses qu'il faudrait dire ! Si l'on compte bien, je n'eus point une mère mais quatre, acharnées à me dorloter, me câliner, m'habiller de fanfreluches. J'étais leur poupée, leur jouet. En grandissant, point ne vis s'améliorer les choses. Sans doute ces femelles se crurent-elles obligées de rester filles pour continuer à s'occuper de moi, aucune ne se maria. Imaginez une maison avec quatre vieilles donzelles dont l'unique distraction était de guetter le moindre de mes faits et gestes. Je n'avais de répit que lorsqu'elles accablaient mon père de leur sollicitude encombrante.

Le pauvre ! sa maladie de pierre lui fut bien pénible, point tant à cause de ses symptômes et séquelles que par la faute des attentions dont elle s'embarrassaient toutes les quatre. Parvenait-il à s'assoupir ? l'une d'elles entraît et lui demandait s'il n'avait besoin de rien. Oubliait-il ses souffrances ? une autre venait les lui rappeler en apportant un remède. Seule la mort l'a délivré de leur zèle maladroit. Outre le chagrin qu'elle me causa, cette perte eut une conséquence non moins funeste : mes sœurs purent alors ne se consacrer qu'à moi. J'ai fini par croire que ces quatre femelles n'étaient qu'un seul et même être démultiplié et c'est à peine si j'attachais un prénom à chacune : « Ma sœur » servait à les désigner indifféremment.

Tout compte fait, ce sont mes années d'études de médecine à Paris qui m'apportèrent quelque répit. Depuis que mon lointain aïeul, Sigismond Lajoy¹, est venu à Compiègne et s'y est marié

¹. Cf. du même auteur, *Crimes en karesme*, éditions Viviane Hamy, col. Chemins Nocturnes, 2003.

vers l'an mil CCC, il y a toujours eu un docteur dans la famille. C'est une sorte de tradition à laquelle je n'ai point failli. J'échappai au quatuor infernal pour quelque temps. Mais après cinq années, je fus bien obligé de regagner la maison paternelle pour m'établir dans ma ville natale. Elles m'attendaient, quatre araignées au milieu d'une même toile, se réjouissant à l'avance de retrouver leur proie, prêtes à m'engluer de leur tendresse. M'eussent-elles détesté, la tâche eût été facile : je les aurais rembarrées une fois pour toutes, mais elles m'aimaient, les diablesses ! Malgré que j'en eusse, je fus à nouveau entouré de leurs minauderies, de leurs caqueteries, gavé de leurs friandises, de plats mitonnés à mon intention. Résultat, mon ventre s'arrondit plus tôt qu'il ne l'aurait dû, me donnant avant l'heure des allures de barbon. J'en frissonne encore. J'ai supporté cela des années et puis elles sont mortes, emportées par une épidémie de peste nonobstant mes efforts pour les sauver. Allons ! que je ne me fasse pas plus ours que je ne l'étais : j'ai eu de la peine. Malgré tout, je les aimais mes encombrantes sœurs. Mais combien douce me sembla cette liberté qui m'était ainsi accordée ! La maison silencieuse... le loisir de faire ce que je voulais, quand je le voulais... les heures de repas anarchiques... le désordre... Je me plongeai avec délice dans ces plaisirs nouveaux, J'avais trente-cinq ans, j'étais libre.

Bien entendu, point n'avait été question que je me marie. Quatre femmes à mes basques, c'était suffisant. Je n'allais pas en rajouter une cinquième. Lorsque ma vieille servante est venue m'annoncer qu'elle me quittait pour finir ses jours auprès de ses enfants, j'ai cherché un valet mâle pour la remplacer. Plus aucune femelle ne viendrait faire la loi chez moi, c'était juré. Toutefois, du temps de mes études, il m'était arrivé de culbuter nombre de ribaudes. Ici, à Compiègne, je rendais visite à une veuve. Oh ! les choses étaient claires. Tous les deux, nous nous contentions de ces relations épisodiques, aucun ne souhaitant voir l'autre venir s'installer dans ses habitudes. Et je pensais que, tout compte fait, il en était très bien ainsi.

Depuis cinq ans je vivais paisiblement, avec mon chat. J'étais fatigué de soigner mes semblables. Lavements, pus, chairs sanglantes, urines sucrées ou salées, crachats et autres fièvres quartes me donnaient la nausée. J'avais vu trop de combats, de boucheries, de membres amputés. Un mien cousin, fils d'un frère de mon père, ayant eu la bonne idée d'être médecin lui aussi, vint s'installer à Compiègne. Petit à petit, je lui abandonnai mes malades pour me consacrer à ce qui était devenu ma vie : la dissection et la réparation des horloges.

Combien passionnante m'apparaissait la mesure de la fuite du temps ! De trop longue date, nous avons attendu que les campanes des clochers et les banglocks des beffrois daignent nous faire connaître l'heure. Je caressais le rêve que chacun pût transporter un appareil qui lui permît à tout moment d'évaluer le temps écoulé et celui à courir, au moins entre le lever et le coucher du soleil. Pour le reste, ne sommes-nous pas entre les mains de Dieu ? « Tu ne sauras ni le jour, ni l'heure... » Après clepsydras et sabliers, j'avais porté mon choix sur les mini-cadrans solaires. J'étais assez fier, par exemple, d'une certaine bague, analogue à celle qu'Aliénor d'Aquitaine fit

faire pour son bien-aimé Henri Plantagenêt. J'affectionnais aussi un bracelet d'un principe similaire qui donnait, de surcroît, l'indication du mois. Mais cela supposait... du soleil, ce qui, dans nos régions de Septentrion, n'est pas toujours notre lot. Je m'étais vite entiché de ces horloges mécaniques que l'on réussissait à fabriquer de plus en plus petites et que l'on pouvait posséder par devers soi, à condition d'y mettre le prix. Ainsi, ma dernière acquisition m'avait-elle coûté la bagatelle de seize livres dix sols. Une petite merveille, munie d'un ressort, semblable à celle que M. le duc de Bourgogne s'était fait fabriquer. Après avoir utilisé ce système pour les serrures, on s'était avisé d'exploiter les ressources pour parvenir à un mouvement presque perpétuel.

Je prenais plaisir à démonter ces mécanismes plus rigoureux que ceux du corps humain et que l'on pouvait mettre au jour pour en déceler les défauts. Je ne leur infligeais nulle souffrance pour les guérir. Même, je remettais en marche leurs cœurs arrêtés, ce que je n'avais jamais pu faire pour mes patients. J'avais installé, dans les combles, un atelier où nul autre que moi n'avait le droit de pénétrer. « Tout compte fait, là-haut, dans ce grenier d'où je contemple la petitesse humaine, ne suis-je pas le maître du temps ? » Je me complaisais dans cet univers rétréci que j'avais réussi à créer et à préserver malgré les vicissitudes extérieures.

J'ai retrouvé, ce matin, les notes que mon lointain ancêtre Sigismond Lajoy a rédigées autrefois, vers l'an mil CCC. Elles sont comme un trésor de famille que nous nous sommes transmis, de génération en génération. La sagesse avec laquelle il a résolu le mystère des crimes qui eurent lieu pendant la foire du Mi-Karesme m'a beaucoup intéressé. Il a essayé de nous indiquer une voie de recherche médicale : explorer les méandres de l'âme humaine. Malheureusement, ses descendants ont eu plutôt à se soucier des conséquences des épidémies comme la grande peste ou des guerres endémiques entre le royaume de France et celui d'Angleterre qui durent depuis près de cent ans. Sigismond avait bien raison de penser que nous étions à la veille de temps troublés. Garder la tête froide n'a pas été chose aisée pendant ces années. Passant des Bourguignons aux Armagnacs, des Anglais aux Français, nous avons changé une huitaine de fois d'occupants. Je ne me rappelle même plus l'ordre dans lequel ces pillards ont fondu sur nous comme sauterelles affamées. D'aucuns sont revenus deux fois. Les habitants de la ville en tenaient, qui pour les Armagnacs, qui pour les Bourguignons et nos portes se sont ouvertes tantôt aux uns, tantôt aux autres. Peut-on pour autant nous taxer d'opportunisme ? Nous avons essayé de sauvegarder la cité en évitant sa mise à sac, mais n'y avons pas toujours réussi. Nous avons subi un siège de cent soixante jours, des épidémies, des destructions... Il faut dire que Compiègne avait la malchance d'être un enjeu pour Philippe-le-Bon, allié des Anglais. Fort l'intéressait cette place-forte, située entre son duché de Bourgogne et ses possessions des Flandres. La ville prise entre les feux croisés des uns et des autres, c'était la bouteille à l'encre et nous n'y comprenions plus rien.